

The anti-landscape, sensor entities

1st Chapter : perpetual motion

« Quand le vent souffle fort, il emporte aussi les girouettes. (...) Alors, elles m'avertissent de l'arrivée du vent, je ne suis plus seul. »

Là où l'eau déborde, les sens et les souvenirs se stratifient, s'accumulent, s'infiltrant et se propagent.

Sur le terrain qu'il m'était donné d'observer, une inflammation s'était développée dans la vase endormie, une anomalie imperméable avait endommagé le fragile équilibre d'une zone humide. Dans l'anti-paysage en formation, les corps ne se mélangent plus avec leur environnement : le grand verre les sépare, le Gore-Tex les isole, les lentilles les aveuglent, leur mobilité les fige.

Au cœur de cette zone de quelques hectares, trois nouvelles arrivantes délimitent et bornent l'espace. Ces corps, montés sur des verges d'acier, pivotent librement autour d'un axe vertical. Elles semblent se définir comme des dispositifs qui indiquent une direction, mais également comme des personnes qui changent facilement d'opinion ou de comportement selon les circonstances.

La gardienne domine l'entrée, posée sur son pilier décharné. Son corps de fonte, sa colonne de plaies soudées et sa silhouette de lame fendent l'anti-paysage dont elle est sommée de garder la sécurité. Elle garde sa position et dirige sa vision vers ce qui, plus loin, gît comme un vestige : un bassin empoisonné, dans lequel pourtant la vie résidente a déjà su reprendre demeure. Plus tôt, ici, les bêtes ovines baignaient dans de sombres mixtures jusqu'à l'asphyxie, pour « tuer les parasites », selon les dires des hommes et des directives dont ils étaient les instigateurs.

Plus loin, après les ronces et la tourbe, dans le bassin ovale, un corps d'oiseau, au plumage de cendre, aux épaules larges et au ventre rond, prend position sur son ordonnée.

En gestation dans son ventre maternel, dont la peau tendue se fend et se déchire, une caméra-piège. Elle scrute le ruisseau qui creuse progressivement son nouveau lit dans l'architecture de béton, selon ses dires, « pour le protéger ». L'œil mécanique attend sa proie, celle qu'il capturera sous son appât : une datura cristalline, une cloche silencieuse et transparente qui, d'une voix muette, murmure et attire les âmes égarées.

Planté dans la prairie encerclée de barrières en bois, sur son mirador inoxydable, un missile prend le vent et nous offre un mouvement. Sapin devenu veilleur, son corps est une arme, sa tête une boussole, ses voiles un ultime parachute.

Dans un geste mécanique gratuit, l'ogive anarchiste nous crie :

« Omnia sunt communia. Tous les biens sont communs. »

Puis :

*« Une serrure thoracique,
dans une plaie boursouflée,
des nœuds calaminés.
Corps à l'étroit, je n'avais presque plus de place,
sous ce maigre toit.
Retenir les fissures est-il vain ?
La fibre craque et le corps encore vivant,
trop frais, s'exprime dans un dernier
déchirement.
La suie recouvre la peau.
Centrer sur soi, tourner dans l'espoir
qu'une souche semble vouloir.
De son buste jusqu'à ses ongles,
tendre le parachute pour sa survie.
La toile embarque les souvenirs
d'un moulin qui ne souhaite qu'offrir
un dernier mouvement libre. »*

La silhouette d'oiseau lui répondit :

*« Capturer l'animal aveuglé par son désir
de boire,
l'eau du marais qui semble pénétrer
ses pensées profondément dissimulées,
dans la dalle de béton qui rend
sa défense imperméable.
Sa douleur intolérable,
la roche noircie polit la rivière
d'un sapin couché, d'une épine
trop enfoncée,
d'une forêt écorchée par
la tempête venue de l'autre côté,
d'une vallée où son esprit envolé
s'est égaré sans penser qu'au loin
le mal, elle déposait. »*

La gardienne lui rétorqua :

*« De x à x,
trop lourd, mon corps ne peut plus tourner,
la fonte a verrouillé mes orientations
comme si je ne pouvais plus choisir.
À l'entrée, il ne reste plus que moi
pour faire sauter la porte de ses souvenirs. »*

Guérir l'inflammation du paysage était leur dessein.

Les trois corps rotatifs ne prendront jamais de repos, le radeau bétonné qui leur était donné d'habiter, plus jamais elle n'allait le quitter. Elles décidèrent, un jour d'hiver, comme Beuys et le coyote à New York, ultime berger armé de sa canne et de son manteau de feutre, de ne pas poser le pied pour protester. Dans un geste collectif d'appropriation réciproque, les entités aux corps virevoltants, aux décisions indécises, aux opinions malléables, décident de ne pas poser pied dans la tourbe, de garder leur fondation dans le béton tant que la zone ne sera pas totalement libérée de ces occupants. Sur leur embarcation, les entités capteurs attendent le prochain signal, pour effectuer la prochaine grande rotation.

*« Y'a-t-il plus fiers et libres que nous ?
Lorsque les ruisseaux gagneront de nouveau la mer,
sans interruption, l'eau pénétrera la boue,
la Terre baignée par les courbes de lumière.
Dans la réinvention de sa négation,
nous déposerons nos pieds,
changerons notre rotation
et quitterons le pré. »*